

Dossier
théorique
sur la
seconde
guerre
mondiale

Table des matières

Table des matières.....	2
Introduction.....	3
Rappel du contexte historique.....	4
10 mai 1940, attaque de la Belgique.....	7
Vie quotidienne pendant la guerre.....	9
Collaboration.....	12
Résistance.....	13
Libération de la Belgique en septembre 1944.....	15
Situation en Automne 1944.....	17
Bataille des Ardennes.....	19
Bataille de Bastogne.....	22
Le soldat américain.....	24
1) Tenue.....	24
2) Armement.....	25
3) Nourriture.....	25
4) Santé.....	26
5) Loisirs.....	26
Le soldat allemand.....	27
1) Tenue.....	27
2) Armement.....	28
3) Nourriture.....	28
4) Santé.....	28
5) Loisirs.....	28
Bilan de la Bataille des Ardennes.....	29
Reconstruction.....	30
1) Reconstruction et problème du logement.....	30
2) Grand nettoyage.....	30
3) Habits.....	31
4) Nourriture.....	31
Bibliographie.....	32

Introduction

Le but de ce dossier est de permettre à l'enseignant qui connaît peu la seconde guerre mondiale de se rendre compte de divers aspects de ce conflit, en un laps de temps assez court. Ce travail n'est pas un énième ouvrage de référence publié à l'occasion du 60^{ème} anniversaire de la Bataille des Ardennes, mais un outil mis à la disposition des enseignants.

Les passionnés et les puristes trouveront sans doute cette synthèse incomplète. C'est vrai qu'elle n'aborde pas tous les sujets et que ceux qui y sont traités le sont sans doute de manière trop superficielle. Mais son but est de permettre au professeur de gagner du temps en lui évitant une recherche fastidieuse en bibliothèque et une lecture trop accaparante sur la question.

Ceci ne l'empêchera pas, s'il le désire, d'approfondir un domaine particulier de la guerre 1940-1945, en compulsant des livres détaillés, réalisés non seulement par des auteurs de renom et disponibles dans toutes les bonnes librairies, mais également par des historiens amateurs qui ont parfois rassemblé des trésors d'informations dans des œuvres peu connues, seulement disponibles chez leur(s) auteur(s).

N'hésitez pas à contacter le Cercle d'histoire et d'archéologie de Bastogne ou le service « Fêtes et Manifestations » de la commune pour obtenir leurs dossiers pédagogiques.

Rappel du contexte historique¹

a) Les origines

Hitler arrive au pouvoir en 1933, propulsé par des industriels et des financiers qui espéraient se servir de lui (mais qui se sont bien vite retrouvés dépassés par la machine nazie) et par une partie de la population mécontente du marasme économique et avide de changements. Il accumule les victoires sur le plan politique (réarmement de la Rhénanie, annexion de la Sarre, etc.) et son renouveau économique concerne essentiellement le réarmement de l'armée et de la marine et la défense nationale ou la création d'autoroutes servant à acheminer très vite le charroi militaire. On se rappelle qu'en 1938, il annexera l'Autriche, puis prendra possession de la Tchécoslovaquie qu'il a envahie.

La nouvelle carte de l'Europe sera acceptée par les Alliés après d'âpres discussions (les accords de Munich des 29 et 30 septembre 1938) qui entérinent les conquêtes du Führer. Les démocraties n'en sortent pas vraiment grandies.

En 1939, Hitler exige de la Pologne la ville de Dantzig ainsi qu'un corridor la reliant au Reich. Mais la Pologne avait signé un accord de défense mutuelle avec la France et l'Angleterre, tandis que l'Allemagne et l'Italie avaient signé le pacte d'Acier. Puis Hitler avait conclu en secret un pacte de non-agression avec l'URSS de Staline. Malgré les appels à la paix, les troupes allemandes envahissent la Pologne le 1er septembre 1939. Le 3 septembre, les Alliés franco-anglais déclarent la guerre à l'Allemagne pour aider leur allié polonais. C'est alors que va commencer la drôle de guerre.

b) Les premières opérations militaires

Après s'être partagé la Pologne avec les Russes et après avoir attaqué la Norvège et envahi le Danemark, Hitler décide de commencer l'attaque à l'ouest. Le 10 mai 1940, il envahit la Belgique : celle-ci organise sa défense et résiste tant bien que mal au cours de ce que l'on appellera plus tard la campagne des 18 jours. Notre pays capitulera le 28 mai 1940, alors que la France abandonnera les combats le 17 juin. Mais le général de Gaulle croira toujours en la victoire finale et au lendemain de la capitulation, il lance de Londres un appel à continuer la lutte aux côtés des Anglais : c'est en quelque sorte cet appel qui a provoqué la mise en place des réseaux de résistance en France, réseaux qui mettront cependant du temps à se structurer.

L'Angleterre est affaiblie et les Allemands en profitent pour lancer sur la grande île une offensive aérienne, qui ne réussira pas à mener à la capitulation de l'Angleterre.

c) La guerre s'installe

Pendant ce temps, l'Italie mène campagne en Afrique pour agrandir son empire colonial au détriment des Anglais et des Français. Bientôt, les Allemands, avec l'Afrikakorps de Rommel, entrent eux aussi en scène, car les intérêts (notamment pétroliers) sont immenses.

¹ © HINCK, Christophe, *La seconde guerre mondiale dans nos régions : comment peut-on l'aborder à l'école primaire sur base de témoignages*, travail de fin d'études, Haute Ecole Blaise Pascal, 1998, pp 11-13

Le 28 novembre 1940, l'Italie attaque la Grèce, qui réussit à repousser l'armée de Mussolini. Mais l'Allemagne vient secourir les Italiens et, en janvier 1941, elle occupe la Roumanie, en mars, la Bulgarie, puis elle attaque la Yougoslavie et la Grèce qui tomberont peu après.

Grisé par ses victoires faciles, Hitler attaque l'URSS en juin 1941. Après une avance foudroyante, les Allemands sont stoppés aux portes de Moscou, puis sont repoussés dans le sud en décembre. L'hiver va permettre aux Russes de réorganiser leur armée et leur industrie de guerre ; ils pourront ainsi résister aux attaques allemandes de 1942 et remporter plus tard la bataille de Stalingrad.

d) Le grand tournant

En Asie, le Japon, allié des Allemands et des Italiens depuis 1940, lance le 7 décembre 1941 une attaque surprise contre la base aéronavale de Pearl Harbor. Les USA sortent considérablement affaiblis de cette attaque, perdant six des huit cuirassés en rade. Après ce succès, les Japonais enchaînent victoire sur victoire, menaçant même l'Australie...

Mais les porte-avions américains ont survécu à Pearl Harbor. Faisant suite à la bataille de la mer de Corail, la bataille de Midway (du 4 au 6 juin 1942) stoppe l'avance japonaise dans le Pacifique : ce sont les premières batailles navales où le rôle des porte-avions s'avère primordial.

En Europe, les Américains se joignent aussi aux combats et débarquent en Afrique du Nord avec Anglais et Français, donnant ainsi du fil à retordre à Rommel et à son Afrikakorps.

Le 11 novembre 1942, Hitler décide d'envahir la zone libre en France.

Au début de 1943, en Tunisie, l'Afrikakorps se saborde en rendant les armes après une longue bataille. Les Allemands perdent leurs positions en Afrique du Nord. C'est le tournant dans la guerre.

e) La riposte

Après l'Afrique, les Alliés débarquent en Sicile le 10 juillet 1943. Un vent de panique règne en Italie où Mussolini est renversé, tandis que l'Italie signe l'armistice le 8 septembre 1943.

Mais les troupes allemandes sont cantonnées en Italie et lorsque les Alliés débarquent en Calabre et à Salerne, ils se heurtent à d'importantes forces allemandes. Pourtant l'avance alliée s'avère irrésistible, libérant la Corse et la Sardaigne.

Naples tombe et les Alliés foncent vers Rome qu'ils prendront le 4 juin 1944, puis ils remontent vers la Toscane et les Alpes, arrêtant toute contre-offensive allemande.

A l'Est, suite à leur défaite à Stalingrad le 2 février 1943, les Allemands reculent sur tous les fronts.

Le 6 juin 1944 survient le débarquement de Normandie. Les Allemands sont pris entre deux feux. Les Anglais débarquent aussi en Grèce, les Russes poursuivent leur avance à l'Est et la France est libérée peu à peu.

Mais les Allemands n'ont pas dit leur dernier mot : ils ripostent en envoyant leurs bombes volantes V1, puis V2 sur Londres.

Après un débarquement réussi en Provence, les troupes du Sud rejoignent celles du Nord et vont libérer la Belgique et le Luxembourg en septembre 1944.

Hitler, toujours déterminé à prolonger cette guerre, lance une offensive dans les Ardennes en décembre 1944. Cette offensive a pour but de rejoindre la Meuse, puis de prendre Anvers le plus rapidement possible. Après un mois d'âpres combats, les Allemands sont repoussés.

f) La fin

Après la conférence de Yalta (du 7 au 12 février 1945), les Alliés lancent leur offensive finale contre le Reich.

Berlin tombe aux mains des Russes le 2 mai. Hitler se suicide. Toutes les forces armées allemandes capitulent les unes après les autres et le 8 mai 1945, l'Armistice est signé.

Dans le Pacifique, les combats dureront encore un peu plus de trois mois. Les Japonais sont décidés à se battre jusqu'au bout, ce qui pousse les Américains à lancer les deux premières bombes atomiques de l'histoire, respectivement sur Hiroshima et Nagasaki, pour hâter la défaite nipponne et les acculer à la capitulation, qui surviendra le 15 août 1945.

g) En guise de conclusion

Cette guerre atroce a fait des millions de soldats morts, auxquels on doit ajouter les millions de civils innocents exécutés dans les camps de concentration nazis ou tués lors des combats. Il ne faudrait pas oublier non plus les millions de victimes provoquées par les purges de Staline et par les déportations dans les camps de Sibérie. Les atrocités nazies ont été connues de tous suite à la défaite des troupes de l'Axe. On ne peut dire ce que l'on aurait pu découvrir si par la suite, les troupes soviétiques avaient, elles aussi, été vaincues et le régime détruit : il reste là de grosses zones d'ombre qui peut-être ne seront jamais comblées.

En fait, il s'agissait de régimes totalitaires qui, par bien des points, se sont rejoints dans l'horreur par l'extermination massive de leurs opposants...

10 mai 1940, attaque de la Belgique²

Depuis l'arrivée de Hitler au pouvoir, l'Allemagne n'a cessé de se réarmer à outrance et a réoccupé militairement la rive gauche du Rhin. Cela ne va pas sans susciter des craintes du côté franco-belge.

Bientôt les menaces d'une seconde guerre mondiale se précisent : en mars 1938, Hitler annexe l'Autriche ; en mars 1939, il envahit la Tchécoslovaquie et le 1^{er} septembre de la même année, il attaque la Pologne.

Jusqu'en septembre 1939, la France et l'Angleterre n'avaient pas osé intervenir. La Belgique qui craint d'être attaquée malgré sa neutralité avait mis sur pied une armée pour parer à toute éventualité.

Depuis le début de la guerre, les armées françaises et le petit corps expéditionnaire britannique n'ont tenté aucune opération d'envergure, attendant l'adversaire derrière la ligne Maginot.

Le 10 mai 1940, sans ultimatum, le III^e Reich attaque la Hollande, le Grand-Duché de Luxembourg et la Belgique. Débordant les fortifications de la ligne Maginot, Hitler engage l'offensive contre les forces franco-anglaises.

Son plan comporte deux phases. Dans un premier temps, marchant à l'Ouest, il contraint l'armée hollandaise à capituler, bouscule les lignes de défense belges et engage la bataille avec l'aile gauche des forces alliées. Dans un deuxième temps, il lance à travers les Ardennes, par-dessus la Meuse mal défendue parce que réputée infranchissable, une armée blindée et motorisée qui pénètre comme un coin dans les lignes françaises, descend la vallée de la Somme jusqu'à la mer et encercle ainsi les troupes qui combattent en Belgique.

Notre pays oppose une résistance héroïque à l'avance ennemie. En effet, que peuvent notre aviation, notre armement obsolète contre une armée décidée à balayer tout sur son passage ? Des centaines de milliers de Belges fuient : c'est l'exode vers la France.

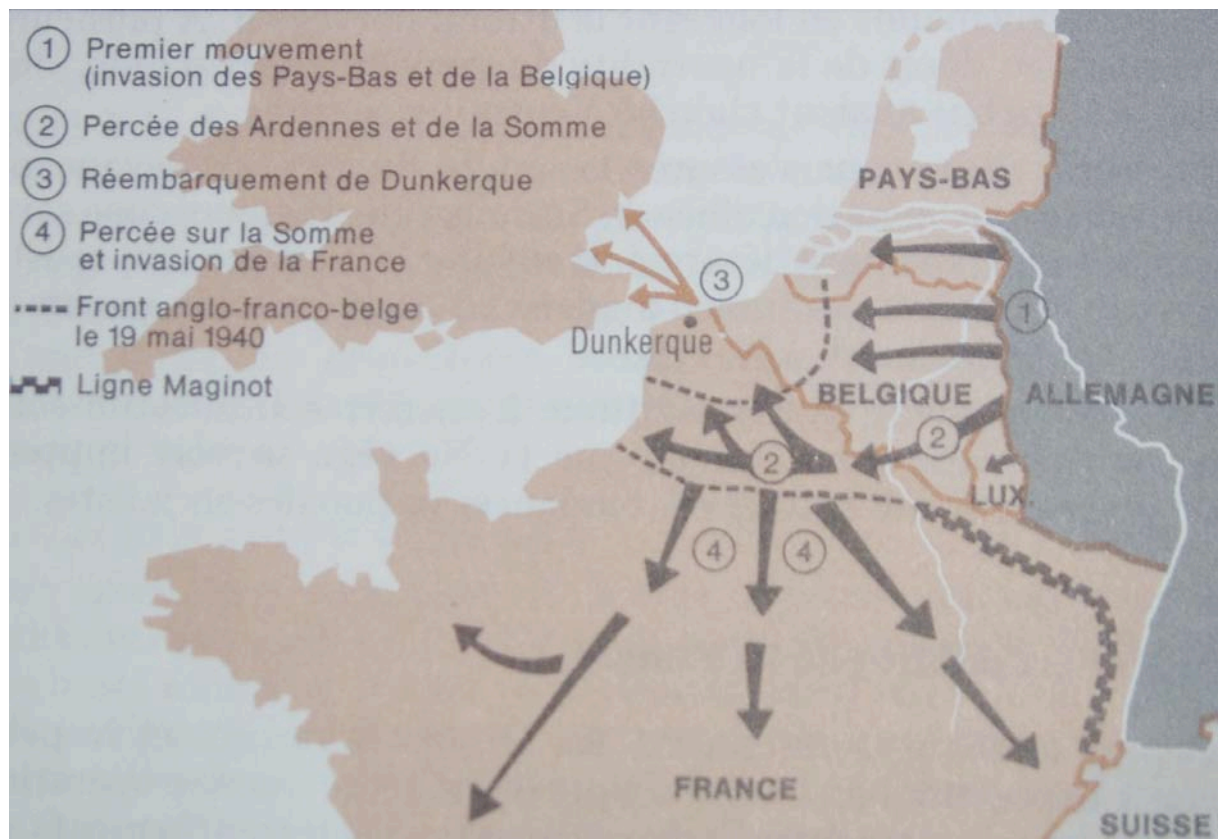
Les Belges sont acculés à se replier et à défendre le long de la mer. Les Alliés emploient leur flotte à l'évacuation de leurs propres troupes et de leur matériel. Plus de trois millions de civils sont entassés sur quelques km² (sous les coups de l'artillerie et de l'aviation), il ne reste plus dès lors au Roi Léopold III qu'à choisir ou la destruction totale ou la capitulation. Le 28 mai à 4 heures du matin, l'armée belge dépose les armes après une campagne qui a duré 18 jours et fait de nombreuses victimes tant civiles que militaires.

Anglais et Français réussissent à rembarquer, à Dunkerque, une partie de leurs troupes. Ils n'en ont pas moins subi une grave défaite et de lourdes pertes en hommes et en matériel. Les armées allemandes déferlent sur la France, occupent Paris, prennent la ligne Maginot à revers. La partie est perdue.

² GERARD, Jo, *La Belgique sous l'occupation 1940-1944*, Bruxelles, 1974, pp. 7-16.

CHEVALLAZ, G.-A., *Histoire générale de 1789 à nos jours*, collection Payot d'histoire générale, Editions Payot Lausanne (Suisse) 1982, pp.330-334.

L'offensive d'Hitler en mai 1940.



(réf. CHEVALLAZ, G.-A. *Histoire générale de 1789 à nos jours.*, collection Payot d'histoire générale dirigée par Georges Panchaud, Payot Lausanne 1982, p.332).

Commence alors pour les Français et les Belges la longue période de l'occupation. Cette période sera marquée par les exigences allemandes, le rationnement, la collaboration, la résistance...

Vie quotidienne pendant la guerre.

D'une manière générale, la vie quotidienne sous l'occupation est fort différente suivant l'endroit où l'on demeure. Les citadins ne vivent pas la même situation que les ruraux. Pourtant, tant dans les villes que dans les campagnes, tous sont soumis aux mêmes mesures qui réorganisent leur vie sociale et économique. Une image que tout le monde a en tête concernant l'occupation, ce sont les longues files d'attente devant les magasins d'alimentation, or ceci ne reflète pas la réalité dans les campagnes. C'est vrai que des produits manquent, que d'autres se font plus rares, mais dans l'ensemble, l'Ardenais a de quoi subsister.

Revenons au début. Pour acheter de la nourriture, un nouveau mode de paiement voit le jour en juillet 1940 : ce sont les timbres de rationnement ou de ravitaillement. Les timbres portent différents numéros, chaque numéro correspondant à un produit particulier. Ceux-ci sont délivrés par l'administration communale et sont distribués par personne et par mois. Les gens vont les échanger dans les magasins d'alimentation. Cette mesure sert à éviter le "pillage" des magasins par les personnes bien pourvues et à prévenir la famine, car, à court terme, elle est crainte. Il faut trouver une solution pour tenir jusqu'aux prochaines récoltes.

Ce système voit le jour aussi parce que les stocks alimentaires de la Belgique sont limités à cause des occupants allemands qui en ont transféré une partie dans leur pays et à cause des particuliers qui se sont servis dans ce qu'il reste. De plus, le blocus économique instauré par les Alliés empêche tout commerce entre les pays libres et ceux occupés par l'Allemagne nazie. A partir de ce moment, c'est le système «D» qui prévaut. Beaucoup de personnes vont s'essayer à la culture clandestine des denrées alimentaires. Si les gens arrivent à dissimuler des produits de la terre, il leur est possible de faire de même avec les animaux. Combien de familles n'ont pas élevé un veau ou engraisé un cochon en cachette ?

Même s'il faut y échanger des tickets contre de la nourriture, la situation dans les villages n'est pas aussi grave que dans les villes. Il y a bien quelques familles qui connaissent des difficultés pour manger à leur faim, mais dans l'ensemble, il fait meilleur vivre à la campagne qu'en ville. D'ailleurs, bon nombre de jeunes gens des grandes villes viennent offrir leurs services dans les fermes du Luxembourg afin d'être nourris et logés, d'autres font le tour des maisons pour avoir de la nourriture. Ils ne demandent pas grand-chose, quelques pommes de terre, une tasse de farine et, après avoir fait le tour du village, ils repartent ainsi avec un sac plein de victuailles. Ce sont les «cotchieux». Parfois, la proche famille vient se faire nourrir 8 ou 15 jours. Certains se découvrent subitement des liens de parenté et se font inviter à la campagne.

S'il fait meilleur vivre à la campagne qu'à la ville, à la campagne, il fait meilleur vivre dans les fermes, même si les «rats de caves», contrôleurs à la solde des Allemands, viennent souvent dans les exploitations agricoles pour contrôler si les cultivateurs livrent bien ce qu'il faut.

Bien que le marché noir ait surtout concerné les villes importantes, on peut se demander si les campagnes n'ont pas aidé à son développement. Qui sait ce que font les jeunes Liégeois, Bruxellois, de la nourriture qu'ils viennent demander dans nos fermes ? Est-ce seulement pour se nourrir ? ... Sans doute, certains fermiers peu scrupuleux vendent-ils aussi leurs produits afin de réaliser de plantureux bénéfices.

Pendant la guerre, beaucoup de produits sont difficiles à trouver et d'un prix exorbitant. Il s'agit de farine, sucre, beurre, café, savon, chocolat. Puisque ces produits manquent, on essaye de les remplacer par des produits de substitution de moins bonne qualité ou «Ersatz ». Les repas ne sont pas aussi variés qu'à l'heure actuelle et les gens se contentent de ce qu'ils ont.

Deux types de presse s'opposent : l'une, clandestine, destinée à soutenir le moral des Belges ; l'autre, officielle, à tendance pro-allemande destinée à asseoir le pouvoir de l'autorité en place. La radio libre, bien que brouillée par l'occupant, diffuse des messages personnels destinés aux résistants, qu'il est interdit d'écouter sous peine de mort. Les courriers que s'échangent les prisonniers en Allemagne et leur famille sont soumis à la censure.

Les loisirs se résument à peu de chose à cette époque. Les gens restent chez eux à jouer aux cartes. Ils tuent ainsi le temps lors des longues soirées d'hiver. Ils invitent leurs voisins et ils discutent "de tout et de rien". De temps en temps, quand c'est possible, les gens vont au cinéma à Bastogne ou voir des pièces de théâtre. Les bénéfices sont versés à la Croix-Rouge qui peut ainsi envoyer des colis aux prisonniers de guerre en Allemagne. Les femmes tuent le temps en tricotant des vêtements pour l'hiver. Cela a un avantage, elles se "distraient" et en même temps rendent service à la famille. Les enfants n'ont pas autant de jouets qu'à l'heure actuelle ...s'ils en ont ! Ceux qui ont un petit chariot s'amuse à «récolter » du foin ou du bois. Les garçons jouent à la guerre. Les filles, quant à elles, jouent à la poupée ou à la ménagère en aidant leur maman.

Avec la guerre, la mode vestimentaire ne va bien sûr pas changer, mais elle va obliger les gens à changer de comportement. Les gens ne peuvent plus consacrer autant d'argent à se vêtir, ils investissent dans la nourriture et les produits de première nécessité. Parfois les gens portent des habits tellement raccommodés qu'ils se demandent comment ils tiennent encore. Les nouveaux vêtements sont fabriqués en tissus de médiocre qualité.

Comme dans toutes les guerres, les occupants ont des exigences vis-à-vis des populations vaincues et nos populations n'échappent pas à cette règle. Ces exigences sont de diverses natures.

En premier, on peut évoquer celles concernant la nourriture à livrer : un veau, une vache, un cochon, des pommes de terre, du grain,... Pour ce type d'exigence, des Allemands (ou bien des Belges travaillant pour le compte des Allemands) viennent dans les fermes et réquisitionnent une certaine quantité des denrées agricoles produites, de même qu'un certain nombre de veaux, vaches, cochons, volailles,...

Un deuxième type d'exigence concerne les chevaux ; les Allemands sont motorisés, mais il leur faut beaucoup de chevaux, sans doute à cause de l'étendue du front qu'ils ont à combattre et sans doute aussi parce que le cheval est à l'époque le seul moyen de transport pour beaucoup de gens, y compris les militaires.

Un troisième type d'exigence concerne la main-d'œuvre que les Allemands réquisitionnent pour faire travailler les jeunes gens dans les usines allemandes et grand-ducales. C'est le travail obligatoire, décrété en Belgique le 6 mars 1942. Sept mois plus tard, les Allemands procèdent à la déportation dans les territoires du Reich des hommes de 18 à 50 ans et des femmes célibataires de 21 à 35 ans. Afin de dissuader les Belges de se soustraire à cette obligation, diverses ordonnances suppriment les cartes de ravitaillement aux réfractaires,

annoncent les peines qui menacent leurs parents et complices, de travaux forcés et de mort. Comme l'occupant n'est pas satisfait de la quantité de main-d'œuvre fournie, deux classes d'âge sont systématiquement convoquées. En juin 1943, les jeunes gens nés en 1920-1921 sont appelés et en mars 1944, ceux nés en 1922-1924. Suite à cette mise au travail forcé par les Allemands, certains Belges, n'ayant plus le choix, se sont résignés à obéir, en espérant s'arracher à la misère. Toutefois, bon nombre préfèrent vivre dans l'illégalité plutôt que de se plier aux injonctions allemandes. Ces derniers seront appelés réfractaires et cachés par les habitants ou les résistants. Quelques-uns vont même intégrer les mouvements de résistance.

Le quatrième type d'exigence concerne les produits nécessaires à l'effort de guerre : le charbon, le bois, l'acier, le pétrole... A la fin de la guerre, comme les Allemands manquent de fer, ils réquisitionnent les cloches des églises. Les Allemands les acheminent en Allemagne pour les refondre et les utiliser dans l'armement.

Un autre type d'exigence a trait aux mesures de sécurité comme le couvre-feu, l'occultation des fenêtres, l'interdiction et la prévention des actes de sabotage, la dénonciation de Juifs, de résistants et d'opposants au régime. Les gens ne devaient plus circuler après une certaine heure et ils devaient occulter portes et fenêtres. En instaurant le couvre-feu, l'occupant "installait" une certaine crainte chez les habitants et de cette manière, il voulait éviter toute tentative de soulèvement du peuple en réglementant les rencontres la nuit. Toute personne prise après le couvre-feu pouvait être expédiée en Allemagne.

Collaboration

Ce thème est délicat, car même des années plus tard, il reste tabou : les témoins rencontrés n'en parlent pas volontiers. Certains villages sont aujourd'hui encore divisés à cause de ce sujet.

Si l'on consulte le dictionnaire à la rubrique «collaboration », on lit ceci : politique de coopération avec un ennemi, en particulier avec l'occupant allemand sous l'Occupation (1940-1944). (Larousse)

Il s'agit donc de personnes qui coopèrent avec les Allemands. De leur plein gré, elles favorisent le régime nazi au détriment du peuple belge. La collaboration est politique, économique ou militaire.

Bon nombre de personnes encouragent le système allemand en propageant les idées racistes et xénophobes du régime totalitaire en place ou en participant à des dénonciations de tous genres (résistants, fraudeurs, ...). D'autres vendent des produits alimentaires ou autres aux Allemands de manière exclusive et réalisent de plantureux bénéfices. Certains encore s'engagent volontairement dans les troupes allemandes (comme les membres de la *SS Wallonie*) et combattent sur différents fronts aux côtés des soldats du IIIème Reich.

Au moment de la Libération, les «collabos » ont souvent fui avec les Allemands lors de la progression des Alliés, de peur de représailles de la population. Ceux et celles qui n'ont pas fui ont été victimes de la vindicte populaire et ont reçu parfois plus que des horions. Des exécutions ont eu lieu durant l'occupation et même après la libération de septembre 1944.

Des exactions sont également commises à l'encontre de personnes qui ont soi-disant collaboré, alors qu'il n'en est rien. Les accusations reposent sur des mensonges et sont souvent le fait de jalousie. Ces actes relèvent, la plupart du temps, de résistants de la dernière heure qui ont souvent fait plus de tort que de bien. Dans la foulée des manifestations populaires, la liesse et l'effet de foule ont donné lieu à bon nombre de dérapages.

En septembre 1944, les femmes qui avaient sympathisé avec des soldats allemands durant l'occupation furent tondues parce qu'elles avaient pratiqué la « collaboration horizontale ».

Après guerre, en province du Luxembourg, il y a eu :

- 105 inculpations pour collaboration économique ;
- 1260 jugements rendus pour incivisme politique ;
- de nombreux retraits de droits politiques (de manière plus ou moins temporaire).

Les peines prononcées vont de quelques années de prison à la peine de mort. Par ailleurs, des exécutions ont eu lieu dans les années d'après-guerre.

Résistance³

Il est difficile de parler des mouvements clandestins de résistance, car pour des raisons évidentes de sécurité, tous les documents écrits ont systématiquement été détruits ; c'est un des principes de base.

En vue de préserver la sécurité de l'organisation, le membre ne connaît que son chef et les compagnons qui sont avec lui sous ses ordres. Cela évite qu'un grand nombre de membres soient capturés lors d'une dénonciation ou lorsqu'un résistant trahit lors d'un interrogatoire. Les Allemands n'hésitent pas à recourir à la torture. La devise est : « *Moins on en sait, moins on en dit* ».

Les résistants appartiennent à des groupes dont les buts idéologiques et politiques sont parfois bien différents les uns des autres, mais il n'empêche qu'ils ont tous un commun dénominateur : l'occupant est un ennemi.

Les actions des mouvements de résistance visent donc à nuire au régime en place en contrecarrant les plans de ce dernier. On peut citer :

- a) l'aide aux réfractaires en leur fournissant vêtements, vivres, chaussures, ustensiles ménagers... mais également une aide financière.
- b) les actes de sabotage : en 1940-1941, les hommes désireux d'entraver la conquête allemande pratiquent « l'artisanat du sabotage ». Ces actions, souvent individuelles, sont dirigées principalement contre les voies de chemin de fer et irritent l'occupant à un tel point que commencent les premières exécutions d'otages en 1941. De plus, en octobre de la même année, la peine de mort est décidée pour toute personne prise en flagrant délit de sabotage ou d'espionnage en faveur des Alliés. À côté des actions menées contre la SNCB, en s'attaquant aux voies de chemin de fer, aux locomotives et aux convois, les résistants s'en prennent également aux centrales et circuits téléphoniques, aux usines qui produisent pour l'Allemagne en détruisant les machines, les transformateurs, les appareils à haute tension, les autoclaves, les distillateurs... Les actes de sabotage sont commis soit avec de la dynamite quand le groupe en possède, soit avec marteaux, burins, haches, ... En province du Luxembourg, on assiste à la destruction systématique des centres locaux d'écémage, car les Allemands, n'étant pas équipés pour récolter le lait, doivent se faire livrer le beurre que les fermiers produisent. Des cultures de colza sont incendiées, des documents sont volés dans les bureaux de la Corporation, des résistants déménagent tout le matériel de certains bureaux administratifs à la solde des Allemands.
- c) le renseignement par la collecte de toutes les informations susceptibles d'intéresser les Anglais toujours en guerre.
- d) le rapatriement des aviateurs alliés abattus en les amenant en zone libre.
- e) la presse clandestine destinée à entretenir le moral de la population.

³ © ROBINET, Emmanuelle, *Le Mouvement National Belge dans la province du Luxembourg pendant la seconde guerre mondiale*, mémoire de licence en Histoire contemporaine, Université de Liège, 1995

- f) l'épuration, une fois l'heure de la Libération venue, en traquant les collaborateurs.
- g) l'opposition délibérée aux tentatives de mouvements sollicitant l'annexion au Reich.
- h) le sauvetage des prisonniers de guerre évadés, par l'établissement d'une filière franco-belge.
- i) la collecte des armes.

La résistance armée en Belgique se caractérise notamment par l'individualisme de ses volontaires, mais également par l'hétérogénéité des motivations politiques et idéologiques, propres à chaque groupement.

Dès lors, bon nombre de mouvements de résistance sont apparus un jour pour disparaître peu de temps après. Ensuite, certains d'entre eux renaissent sous une autre appellation, avant de disparaître complètement et définitivement ou d'être intégrés à l'une des 15 organisations reconnues aujourd'hui :

- les Partisans
- les Milices Patriotiques
- le Front de l'Indépendance
- l'Armée Secrète (anciennement la Légion Belge)
- l'Armée de Libération
- la Witte Brigade Fidelia
- le Mouvement National Royaliste
- l'Organisation Militaire Belge de Résistance.
- le Mouvement National Belge
- le Groupe G
- l'Insoumis
- le groupe Nola
- la Kempisch Legioen
- L 100
- les Affranchis

Il existe peu de concertation entre les différents mouvements de résistance. Celle-ci est freinée en raison des étiquettes de chacun, des programmes différents, des objectifs idéologiques et politiques... trop d'a priori ont ainsi entravé les rapports entre les uns et les autres.

Toutefois, tous ont combattu unanimement le nazisme pour que triomphent démocratie et liberté, souvent au prix d'un lourd tribut de souffrances, d'épreuves, de morts.

*Libération de la Belgique en septembre 1944.*⁴

Depuis leur débarquement en Normandie, les Alliés ne cessent de poursuivre leur marche en avant et de faire reculer l'armée allemande qui ira s'abriter derrière les fortifications de la ligne Siegfried. C'est ainsi que la France puis la Belgique vont être libérées. Il faudra un peu moins de trois mois pour refouler les Allemands chez eux.

Les premiers libérateurs de la Belgique sont des agents du S.A.S. (Spécial Air Service) de nationalité belge ou grand-ducale, parachutés sur le territoire à partir du 15 août 1944. Ces agents opèrent en groupes, renseignent les Alliés sur les positions allemandes et harcèlent les unités en retraite avec l'aide des résistants.

Le 3 septembre 1944, une division britannique entre en Belgique et atteint Bruxelles le soir même. Le 4, la brigade belge du colonel Piron (3000 hommes formés en Angleterre) défile dans les rues de la capitale. Un accueil délirant lui est réservé.

Le 7 septembre, les 4ème et 28ème Divisions d'Infanterie américaines s'avancent par la région de Bouillon et progressent jusqu'à Paliseul et Sainte-Cécile. Le lendemain soir, elles se trouvent sur l'alignement Jemelle - St-Hubert – Jamoigne - Ethe.

Le 9 septembre, la 5ème Division Blindée américaine, engagée dans le secteur sud, exécute une manœuvre en tenailles autour d'Arlon (où quelques jours plus tôt, des agents de la *Gestapo* ont exécuté une vingtaine de résistants) jusqu'à Pétange et Redange.

Le 10 septembre, la progression américaine s'accélère encore. Arlon et Luxembourg sont libérées dans la matinée. L'entrée de Bastogne est défendue par un élément allemand qui se retire après une escarmouche au cours de laquelle un lieutenant américain est tué. Les habitants pensent qu'ils sont débarrassés des Allemands qui filent à toute allure vers le Grand-Duché de Luxembourg. Les gens fabriquent des drapeaux avec du tissu qu'ils ont teint et les accrochent aux fenêtres. Au soir d'une magnifique journée d'automne, les troupes libératrices sont en vue ou occupent les villes suivantes : Vielsalm, Clervaux, Esch-Sur-Sûre, Ettelbruck et Luxembourg.

Le 11 septembre, les colonnes américaines atteignent la frontière allemande en plusieurs endroits. Certaines troupes posent le pied pour la première fois sur le sol allemand et s'avancent même jusqu'à la ligne Siegfried. A partir de ce moment, pour des raisons logistiques, la poussée alliée est ralentie voire stoppée en certains endroits.

Au lieu de continuer sur leur lancée, les Américains attendent, afin de permettre au ravitaillement de suivre. Gustave Delperdange qui habitait une maison au bord de la route de Wiltz à Marvie confirme que pendant les trois mois entre la libération et l'offensive des Ardennes, l'armée américaine venait se reposer huit à dix jours dans les bois en face de chez lui.

Commence alors un autre type d'occupation. Les troupes américaines offrent volontiers de la nourriture contre des services. Les soldats donnent de la soupe, du café... en échange du lavage et du repassage des vêtements ; avec les soldats noirs, il y a même possibilité d'échanger nourriture contre cognac.

2 - DE LAUNAY, J., *Bastogne 44, la bataille des Ardennes*, Edition J.M. Collet, Bruxelles, 1978, pp 10-11.

- DORCHY, H., *Histoire des Belges des origines à 1978*, A. De Boeck, Bruxelles, 1975, pp. 314-322.

- *C'était le retour à la liberté, 40ème anniversaire de la bataille des Ardennes*, brochure éditée par la Fédération touristique du Luxembourg belge, Laroche en Ardenne, sur le conseil technique du major Emile Engels.

Tous pensent que l'ennemi est à bout de souffle et qu'il ne saura plus réagir. Malheureusement, c'est lui qui se réorganise le premier et qui contre-attaque. Certains Allemands avaient dit en partant: "Dans trois mois, nous serons là ". Le futur ne les contredira pas.

Situation en Automne 1944

Le débarquement en Normandie a mis l'armée allemande en déroute ; celle-ci n'oppose plus qu'une résistance sporadique et en septembre 1944, lors de la libération de la Belgique, tout le monde pense que la guerre sera bientôt terminée. Les Alliés progressent si vite qu'ils seront rapidement à Berlin.

Mais leur avance est si rapide qu'ils se voient obligés de ralentir leur marche pour plusieurs raisons. Les premières sont d'ordre météorologique. Le temps pluvieux de l'automne, conjugué avec le raccourcissement des jours, empêche le bon déroulement des opérations et diminue fortement le nombre d'interventions fournies par l'aviation jusqu'ici déterminante, dans toutes les batailles depuis le 6 juin. Pareille baisse de rendement ne peut que se répercuter fâcheusement sur le rythme de l'avance alliée.

D'autre part, la bataille se transporte dans des secteurs boisés et montagneux qui favorisent la défensive. Au surplus, les grandes forêts contrarient la surveillance aérienne et réduisent à peu de chose les possibilités de l'aviation d'appui.

A cela s'ajoutent des problèmes de stratégie. Eisenhower est à court de divisions alors que le front à combattre s'étend sur plus de 800 km. Une nouvelle urgence s'impose avec la libération de Paris : il faut ravitailler la capitale et plusieurs corps d'armées se voient privés de tonnes de matériel et de centaines de véhicules. Sans compter que les plus grands généraux de Eisenhower (Montgomery et Patton) rivalisent pour avoir la priorité dans les ravitaillements.

En outre, comme les Alliés ne savent toujours pas utiliser le port d'Anvers (les Allemands contrôlent l'estuaire de l'Escaut, empêchant le passage des bateaux), le ravitaillement doit encore venir de Normandie par camions. Dans de telles conditions, aucune victoire définitive n'est possible.

Depuis septembre, les Alliés n'ont presque plus progressé, ils sont devant le Westwall allemand. Ce piétinement des troupes américaines joue en faveur des Allemands, qui profitent de ce contretemps pour se réorganiser et tenter une nouvelle offensive qui doit prolonger la guerre indéfiniment.

Cette offensive a pour objectif Anvers, elle doit couper les troupes alliées de leur lieu de ravitaillement. Voici les paroles qu'Hitler échange avec son état-major lors d'une conférence le 16 septembre 1944 : " Les Anglais connaîtront un nouveau Dunkerque ! Nos destructions ayant rendu inutilisable le port du Havre, c'est par Anvers que les Américains se ravitaillent. En prenant Anvers, nous les asphyxierons".

Hitler propose à ses généraux d'étudier son plan (voir page suivante). Quand les généraux donnent leur avis, (selon eux ce plan est voué à l'échec dès le départ) Hitler refuse de le modifier ; tout juste accepte-t-il de repousser plusieurs fois la date pour permettre une meilleure préparation et change-t-il quelques petits détails.

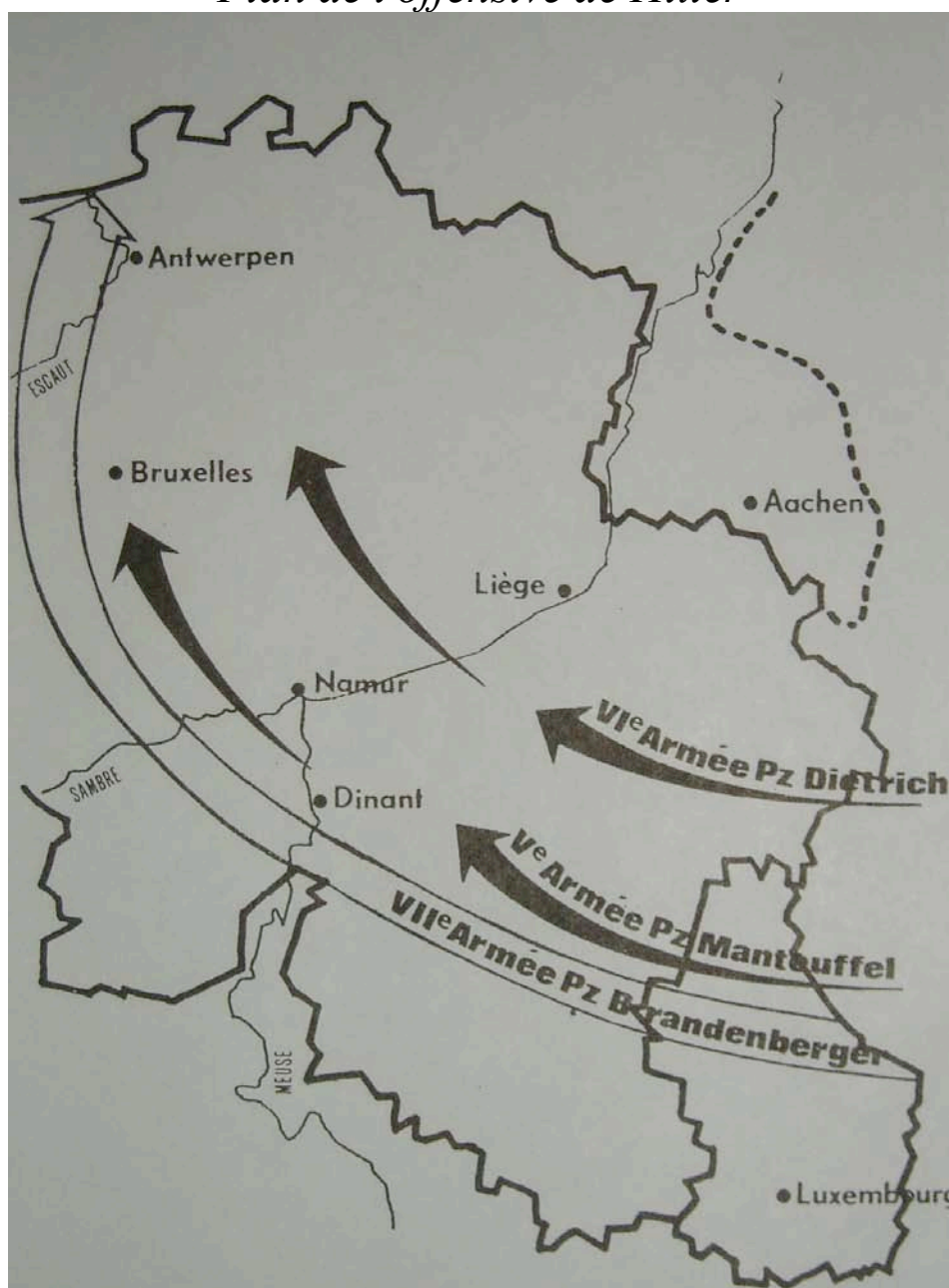
Ce sera le dernier sursaut de la machine de guerre allemande : l'Offensive des Ardennes. Car une fois cette bataille gagnée, les Américains reprendront leur marche victorieuse.

N.B. Dans nos régions, on donne à cette bataille trois noms : le premier, c'est « l'Offensive von Rundstedt ». A tort parce que le Maréchal von Rundstedt commandait l'ensemble du front ouest et ses objections ayant été refusées par le Führer, il se désintéressa de l'opération qui fut conduite par son subordonné Model.

Le deuxième, c'est "Bataille des Ardennes". Il est plus correct à condition d'inclure dans le mot "Ardennes" l'Oesling luxembourgeois et le Schnee Eifel allemand.

Le plus approprié serait le nom que lui donnent les Américains : "Battle of the Bulge" que l'on traduit par "Bataille du Saillant".

Plan de l'offensive de Hitler



Réf. DE LAUNAY, J., *Bastogne 44, la bataille des Ardennes*, éd. J-M., Collet, Bruxelles, p.16.

Bataille des Ardennes.

Le samedi 16 décembre 1944, au lever du jour (5h30), le front des Ardennes s'illumine de Montjoie à Echternach. Des centaines de pièces d'artillerie déversent sur les postes avancés américains des milliers d'obus de tout calibre.

La préparation de l'artillerie terminée, c'est le rush vers les Ardennes et... Anvers : 240 000 hommes, épaulés par un millier de chars.

Partout, les unités américaines en première ligne sont complètement surprises. Les divisions allemandes malmènent les positions alliées et taillent en pièces trois divisions d'infanterie et une division blindée.

Dans le "Shnee-Eifel", la 106ème D.I. à l'est de Saint-Vith et le 14ème groupe de cavalerie à Losheim qui n'ont jamais reçu le baptême du feu encaissent mal le choc de la 6ème Panzer SS de Dietrich. Mais dans les unités de vétérans au repos - 28ème D.I. à l'est de Clervaux et 4ème D.I. dans la région d'Echternach - on ne concède que quelques km à l'ennemi.

Les hommes du commando Skorzeny remplissent leur rôle de fauteurs de troubles. Vêtus de l'uniforme du GI et équipés de matériel américain, ils sèment la panique dans les lignes arrière des Américains.

Le dimanche 17 décembre, les deux charnières de la percée, Montjoie et Echternach, résistent. Mais une colonne blindée du colonel Peiper qui a percé à Losheim arrive en vue de Stavelot. A Saint-Vith, la 7ème D.B résistera cinq jours avant de tomber le 21. A l'est de Clervaux, la résistance s'organise.

Le lundi 18 décembre, la 6ème armée de Dietrich reste bloquée devant Elsenborn. Seul le groupe Peiper poursuit son avance par Stavelot et Trois-Ponts vers la vallée de l'Amblève, jalonnant son itinéraire de crimes abominables. Dans le secteur de Houffalize, la pénétration ennemie est forte.

A Bastogne, la 10ème D.B. US prend position à Wardin, Longvilly et Noville. La 101ème Airborne, transportée de Reims en camions, débarque à l'ouest de la ville.

Le mardi 19, l'engagement de la 101ème Airborne sauve Bastogne. Peiper est bloqué à la Gleize-Stoumont par des unités US accourues du nord.

Eisenhower, Bradley et Patton décident de contre-attaquer le saillant par une opération venant du nord (1ère armée U.S. de Hodges) et une action menée à partir du sud par la 3ème Armée US de Patton qui s'engage à être prêt le 22 décembre à l'aube.

Le 20 décembre, Eisenhower confie à Montgomery le commandement du flanc nord. Les Britanniques prennent place sur la Meuse.

Au nord, les Américains résistent aux assauts de la 6ème Armée blindée SS, mais à Echternach, les 115 soldats se rendent après cinq jours de durs combats ; heureusement les divisions de Patton arrivent à point pour colmater la brèche ! Au centre, la 116ème Panzer Division se heurte à la 3ème D.B. US à Hotton. Encerclée aux trois quarts, Bastogne tient bon.

La journée du 21 décembre est marquée par l'arrivée sur les lieux de quantité d'unités US qui endiguent la progression allemande. C'est le cas de la 84ème D.I. US à Marche, de la 2ème D.B. à Dinant, de la 82ème Airborne sur la Salm et du IIIème Corps d'Armée au sud.

Le 22, alors que la neige tombe à gros flocons, la contre-attaque de Patton démarre. Le soir, il atteint la ligne Burno-Martelange-Rambrouch-Merzig.

Bastogne, encerclée depuis la veille, résiste à toutes les attaques et Mc Auliffe repousse l'offre de reddition par un "Nuts" historique.

A l'aube du 23 décembre, le soleil apparaît et avec lui, le gel. Les avions alliés peuvent de nouveau prendre l'air. Les assiégés de Bastogne reçoivent leur premier ravitaillement par air pendant que les chasseurs-bombardiers pilonnent les positions ennemies.

Les combats sont d'une extrême violence et Montgomery est obligé de retirer sa 7^{ème} D.B. quasi encerclée à l'ouest de la Salm. La contre-attaque de Patton atteint Chaumont-Warnach-Grosbous-Wahl-Heiderscheid-Ettelbruck. L'attaque la plus dangereuse est l'avance ennemie en direction de Dinant.

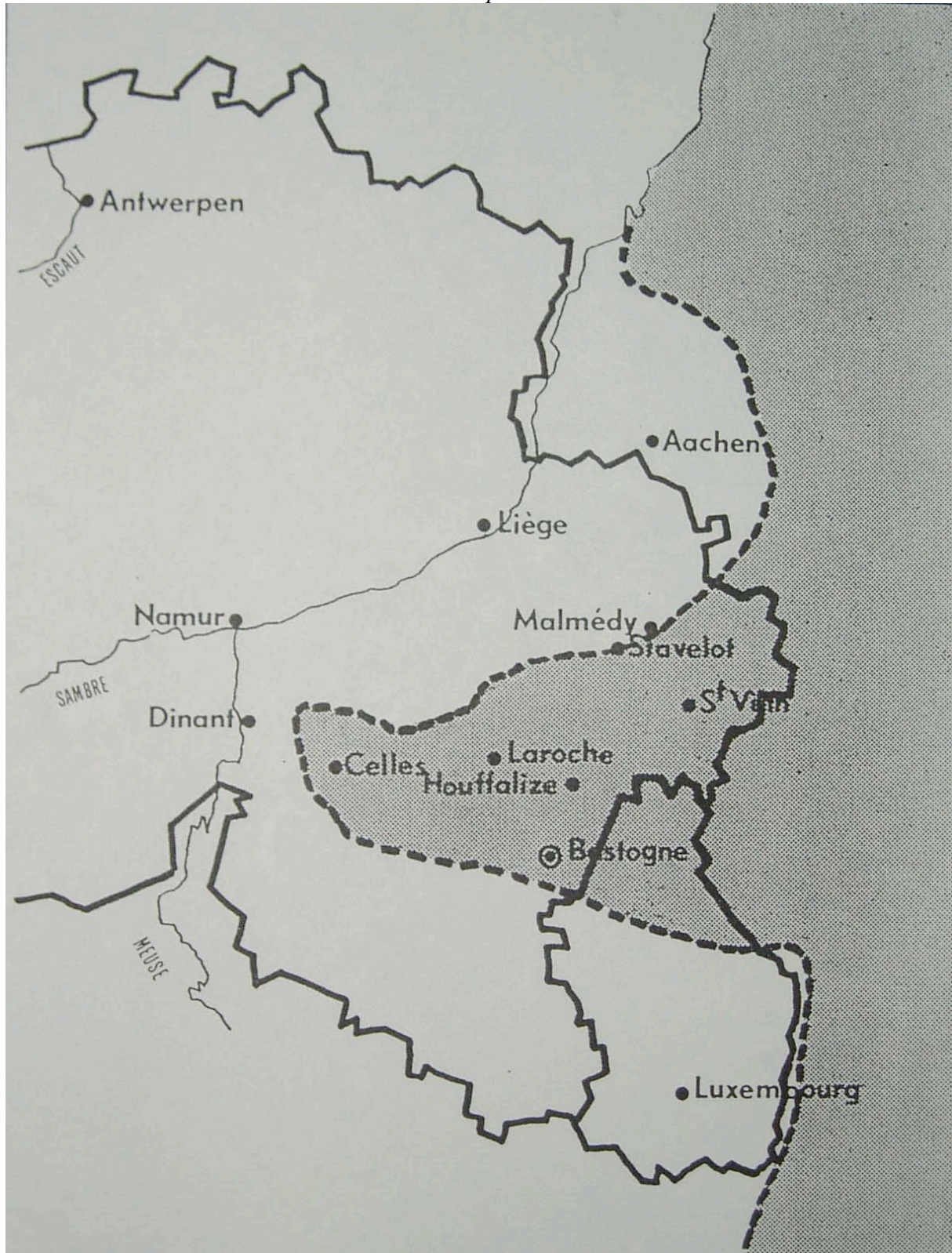
Le jour de Noël sera, pour des milliers de personnes, synonyme de deuils, de souffrances et de destructions. A Bastogne, une attaque met un moment la défense en péril. Dans la région de Celles, la progression allemande est stoppée.

Le 26, l'avant-garde du général Patton, surgissant d'Assenois, commence le dégagement de la ville. Pour les Allemands, cette jonction est lourde de conséquences. En effet, ils devaient prendre la ville à tout prix. La bataille n'est pas finie pour autant, elle redouble même d'intensité.

Le 3 janvier 1945, la contre-attaque alliée au nord démarre en direction de Laroche qui ne sera libérée que le 11 et de Houffalize qui sera libérée le 16. Au sud, les divisions américaines bordent la Sûre de Echternach à Wasserbillig.

Le commandement allemand comprend qu'il lui faut au plus vite retirer ses unités à l'abri de la ligne Siegfried. Dès lors, les Alliés ne laissent aucun répit à l'adversaire. Mais ce n'est que le 31 janvier que les Allemands sont rejetés au-delà de leur ligne de départ du 16 décembre.

Poussée des troupes allemandes



Réf. DE LAUNAY, J., *Bastogne 44, la bataille des Ardennes*, Ed. J-M., Collet, Bruxelles, p.54.

Bataille de Bastogne.

Si Bastogne et les villages environnants ont tellement souffert lors de l'offensive des Ardennes, c'est parce que la ville présente le même intérêt pour les deux belligérants : c'est un formidable nœud routier. Les uns veulent la prendre, les autres veulent la défendre; dans une situation pareille, rien d'étonnant que les dégâts aient été aussi importants. Le bilan de cette Bataille de Bastogne est très lourd. Quinze mille soldats et cinq cents civils furent tués. Un millier de maisons furent incendiées ou détruites.

Pour les Allemands, Bastogne est un objectif intermédiaire ; l'objectif final étant la Meuse et Anvers. Les Allemands ont convenu de s'emparer de la ville immédiatement si elle est légèrement tenue. Par contre, si elle est défendue de front, les divisions blindées doivent l'envelopper et l'attaquer par derrière. Si ces deux tactiques échouent, les divisions doivent poursuivre leur route vers la Meuse et laisser à la 26ème Volksgrenadier le soin de prendre Bastogne, car il faut éviter une poche non réduite à proximité des lignes arrière.

Le 17 décembre, c'est une course contre la montre qui s'engage entre les troupes de von Lüttwitz et celles de la 101ème Airborne pour atteindre Bastogne. Les premières sont à 30 km les secondes à 160.

Le dispositif de défense se met en place dans les villages autour de Bastogne afin de permettre aux renforts d'arriver à temps. Les Américains bloquent les Allemands à hauteur de Neffe, Bourcy et Noville.

Le 18 décembre, les premiers obus tombent sur Bastogne pendant que des détachements vont porter secours aux endroits les plus menacés : Longvilly, Wardin et Noville.

Le lendemain, c'est au tour de Marvie, Neffe et Noville d'être renforcés. Desobry (Noville) recule à Foy, O'Hara (Wardin) recule sur les hauteurs de Marvie. Le team Cherry recule de Longvilly à Bizory.

Le 20, les Allemands multiplient leurs attaques et les Américains manquent d'être surpris entre Bizory et Foy. Les attaques contre Bizory, Neffe et Mont sont repoussées tandis qu'à Marvie, blindés et fantassins allemands s'emparent du bas du village qui ne sera nettoyé qu'après plusieurs heures de durs combats.

Le 21, les Allemands encerclent Bastogne en coupant la dernière route qui permettait aux Américains de communiquer avec l'arrière : celle de Neufchâteau. Puisque la prise de la ville a échoué, Von Lüttwitz applique la deuxième partie du plan de départ en laissant à la 26ème Volksgrenadier le soin de prendre la ville.

Le 22 décembre, Mc Auliffe rejette l'ultimatum. A raison, puisque le lendemain les premiers parachutages commencent. Ces munitions arrivent à point, car l'ennemi se fait partout plus pressant.

Le 23, l'aviation bombarde les troupes ennemies. Le même jour, les Allemands tentent une attaque entre Marvie et la route d'Arlon. Ils réussissent à pénétrer dans le village et s'emparent de la colline "500". Plusieurs chars débouchent sur la route d'Arlon, entre Remoifosse et la ferme Kessler. Vers minuit, les défenseurs colmatent la brèche. Une autre

attaque est lancée dans le secteur de Flamierge/Mande-S^t-Etienne que les Américains doivent abandonner.

Le jour de Noël, les Allemands lancent une dernière offensive entre Champs et Hemroulle pour prendre Bastogne. Elle se solde par un échec.

Le lendemain de Noël, Patton est aux portes de la ville. Le 27, les premiers renforts arrivent. Maintenant que l'encerclement est rompu, la reconquête commence avec des combats encore plus acharnés.

De Compogne à Lutremange, en passant par Foy, Mageret, Wardin et Tarchamps, des milliers d'hommes croisent le fer de même qu'entre Chenogne et Flamierge. Les Allemands tenteront à plusieurs reprises d'isoler à nouveau Bastogne, mais sans plus jamais y parvenir.

Foy est libéré le 14 janvier, Noville et Arloncourt le lendemain et c'est d'ailleurs ce jour-là que les derniers obus tombent sur Bastogne. Le 16, Hardigny, Rachamps, Wicourt, Compogne, Michamps et Wardin sont à leur tour libérés. Le 17, c'est au tour de Longvilly et d'Oberwampach.

La Bataille de Bastogne prend officiellement fin le 18 janvier 1945.

Le soldat américain

1) Tenue

Le succès du débarquement et la progression des Alliés en Europe sont essentiellement dus à l'avantage numérique des combattants engagés et à la diversité des matériels utilisés.

Le fameux G.I. qui entre en guerre ne se dit pas « *General Issue* » (mobilisé) mais bien « *Government Issue* », c'est-à-dire « distribué par le gouvernement » au même titre que le *corned beef*, le chewing-gum...

Il n'empêche que ce G.I emporte avec lui le milieu dont il est issu, un subtil mélange de confort, de luxe et d'opulence. C'est l'intendance qui aura tout prévu pour lui, dans le moindre détail, à commencer par sa tenue de combat : il apparaît comme le combattant le mieux équipé de la seconde guerre mondiale.

La tenue du soldat américain tranche radicalement avec les tenues allemandes, françaises ou belges de l'époque. La tenue générale est plutôt souple, ample et fonctionnelle avec les poches prévues pour y placer des rations, des munitions, ... Il existe des tenues de service et de sortie. Le fantassin, au combat, peut porter la tenue M-41 ou M-43.

La tenue M-41, dont le blouson de combat est taillé très ample dans une toile de coton beige, s'apparente plus à un blouson civil de sport qu'à une veste militaire. Un pantalon vert moutarde complète la tenue. La tenue M-43, dont le blouson et le pantalon sont de teinte *olive drab* sont fabriqués dans une toile de coton épaisse. Les chaussures, taillées dans du cuir, aux semelles de caoutchouc, couplées aux fameuses guêtres en toile de coton (leggings) permettaient aux G.I. de garder tant bien que mal les pieds au sec. Le casque est assez révolutionnaire pour l'époque, car il est composé de deux éléments dont un s'emboîte dans l'autre. D'un côté, le casque léger (liner) en fibre agglomérée muni d'un système de courroies réglables permettant un parfait ajustement sur la tête du soldat et de l'autre, le casque lourd qui se posait par-dessus, réalisé en acier et maintenu par une jugulaire de toile. Cette tenue de base était largement complétée par d'autres effets vestimentaires de toutes sortes : chemise, gilet de laine, pull-over, sous-vêtements, chaussettes, capote en laine boutonnée, imperméable en tissu caoutchouté, ...

Deux sacs principaux composent le havresac du soldat US. Dans le premier, il placera vivres, gamelles et couverts, nécessaire de toilette, outils individuels (pelle, baïonnette) seront placés sur les côtés du sac. Dans le second trouveront place une demi-toile de tente avec mâts, piquets et cordages, le linge de rechange, une couverture ou un sac de couchage. Enfin, un ceinturon, constitué dans une bande large de très forte toile et muni sur toute sa longueur d'œillets métalliques parachevait la tenue du fantassin. Bon nombre d'accessoires supplémentaires tels que bidon, cartouchières, pochette à pansement, baïonnette... venaient s'y fixer. Certains « ceinturons-cartouchières » disposent d'emplacements prévus pour accueillir les chargeurs. Des bretelles de suspension pouvaient venir se rattacher au ceinturon. A ces dernières, toute une série de musettes, grenades... pouvaient être attachées.

2) Armement

Chaque soldat dispose soit d'un fusil automatique, d'un pistolet mitrailleur, d'une carabine M1. En complément, il disposait d'une baïonnette, de grenades, d'une arme de poing (parfois d'un colt 45, d'un revolver ou d'un poignard)

L'arme individuelle par excellence reste le fusil semi-automatique Garand. Grâce à son automatisme (chargeur éjectable de 8 cartouches), cette arme donne un avantage incontestable au combat face à ses adversaires. Le pistolet mitrailleur Thomson est plus souvent connu comme étant l'arme des gangsters de Chicago avec son chargeur circulaire. La carabine M-1 reste un heureux compromis entre le Garand et le Colt 45. D'autres armes, collectives, viennent compléter l'armement de la troupe comme la mitrailleuse .30(lire point 30) ou le fusil mitrailleur B.A.R. (Browning Automatic Rifle).

3) Nourriture

Mais c'est surtout dans sa vie quotidienne que le GI pouvait mesurer à quel point il était le mieux équipé. Une des missions de l'intendance est d'apporter de la nourriture à la troupe là où elle se trouve. Il existe 4 types de rations, classées A, B, C et D. Au cours de la seconde guerre, 9 autres rations seront créées dont les K et 10-in-1(ten in one)

a) la ration A

Elle est constituée en grande partie de produits frais cuisinés et servis dans le cadre d'installations fixes.

b) la ration B

Elle comprend le plus souvent de la viande congelée et des légumes secs ou déshydratés en remplacement des aliments frais. Elle est préparée dans des cuisines de campagne et distribuée dans les zones à l'arrière du front.

c) la ration C

Cette ration de combat représente un jour de nourriture pour un soldat. Elle comprend six boîtes de conserve de +/- 340 grammes (12 oz.), du sel, des cigarettes, des allumettes, du chewing-gum, du papier toilette.

Parmi les 6 boîtes, 3 sont B-Units (B = bread) et les 3 autres M-Units (M= meat). Une boîte B contient des biscuits, des bonbons, du sucre et du café soluble. Au cours de la guerre, d'autres denrées comme des céréales ou de la confiture permettront de varier le menu. Une boîte M contient un mélange de viande et de légumes avec, en début de guerre, trois plats différents et 10, à la fin du conflit. Le mélange est souvent de 40 % de bœuf, 10 % de porc, concernant la viande et pour les légumes 20 % de haricots et 30 % de sauce tomate ; 48 % de pommes de terre et 2 % d'oignons, ; 15 % de pommes de terre, 15 % de carottes, 8 % de haricots et 12 % de tomates...

d) la ration D

Cette ration n'est distribuée qu'en cas d'extrême nécessité quand aucune ration de combat n'est disponible. Le principal ingrédient qui entre dans sa composition est le chocolat auquel on a ajouté du sucre, de la farine d'avoine, de la graisse de cacao, de la poudre de lait écrémé et des arômes artificiels. Chaque barre pèse 113 gr et apporte 600 calories. Une ration est composée de 3 barres emballées de plusieurs couches pour garder une qualité gustative acceptable par tous les temps.

e) la ration K

L'intendance fournit au GI 3000 calories par jour, réparties en 3 boîtes de rations (*breakfast, dinner, supper*), les fameuses rations K du nom de son concepteur (Ansel

Keys). Composées de viande, de légumes, de biscuits, de café, de soupes et de boissons déshydratées, ...ces rations étaient conditionnées dans des boîtes de conserve, elles-mêmes enveloppées dans du papier paraffiné. De cette manière, elles étaient utilisables même dans les pires conditions atmosphériques.

Mais c'est surtout la variété et la diversité des suppléments qui peuvent reconforter un soldat et étonner les populations civiles qui vont les découvrir après avoir été rationnées pendant 4 ans. On peut citer les paquets de cigarettes de marques diverses, les pâtes de fruits, les barres de chocolat, les chewing-gums...

f) la ration Ten-in-one

Comme son nom l'indique, cette caisse de ration permet de nourrir 10 hommes pendant 1 jour. Elle se décline en 5 menus comprenant entre autres des céréales, de la confiture, du café, du lait en boîte, des biscuits, des plats cuisinés, des fruits au sirop, des friandises...

4) Santé

Rien n'est laissé au hasard : pilules pour purifier l'eau, poudre contre les poux et autres insectes nuisibles, poudre pour les pieds devenus vraiment trop douloureux, pansements individuels, sulfamides, morphine...

Brosse à dents et dentifrice sont là pour la santé bucco-dentaire, savon, shampooing, peigne et autres brosse, miroir, rasoir, mousse à raser, pince à épiler complétant l'attirail. Il ne faut pas oublier la fameuse «capote anglaise », le préservatif, fourni avec un guide des maladies vénériennes.

5) Loisirs

Tout est mis en œuvre pour distraire le GI : romans, spectacles, magazines et quotidiens tels que *Stars and Stripes*

Le soldat peut écrire à sa famille afin de relater ses actions, et d'évoquer ses souvenirs...

Par souci d'économie de poids et de rapidité dans l'acheminement du courrier, l'armée introduit dès 1942 le procédé V-Mail. (V pour Victory=victoire). Chaque soldat rédige sa lettre sur un formulaire spécial de 22 X 28 cm qui est réceptionné, photographié et stocké sur une bobine de film de 16mm. La bobine peut contenir jusqu'à 1800 lettres et est expédiée aux USA, où l'on réalise un tirage de chaque lettre sur papier photo d'un format de 11X13.5cm. Ce dernier est alors glissé dans une enveloppe et expédié à la famille.

Tout ceci permet de maintenir le moral des troupes.

Le soldat allemand

Il faut faire une distinction entre l'armée en campagne et l'armée d'occupation. En guerre, les troupes allemandes disposent, elles aussi, d'une logistique qui prévoit toute une série de mesures pour le bien-être du combattant. Une fois les combats terminés commence l'occupation où les « institutions publiques » vont être au service de l'occupant. C'est par la poste traditionnelle que sera acheminé le courrier ; des chambres d'hôtel ou de particuliers seront réquisitionnées pour loger les soldats ; de la nourriture devra être fournie régulièrement par les cultivateurs.

1) Tenue

Tout comme le soldat américain, le soldat allemand dispose de tenues adaptées aux conditions météorologiques et aux saisons, aux terrains des combats et à l'armée dans laquelle il sert. L'uniforme allemand se déclinera en différentes couleurs : bleue pour la Luftwaffe, Feldgrau pour la Wehrmacht, noire pour les tankistes, sable pour les combats en Afrique, camouflée pour les parachutistes, sans oublier les tenues des SS, des membres de la Gestapo, les Feldgendarmes, ...

Les tenues du soldat allemand sont fortement inspirées de celles de la fin de la guerre 1914-1918. L'équipement n'a quasiment pas évolué. On peut avancer quatre raisons à cela : la première, c'est que depuis les difficultés économiques engendrées par la défaite de la première guerre mondiale, l'Allemagne est obligée de réduire ses coûts pour se réarmer et réutilise dès lors le matériel qu'elle possède ; la deuxième, c'est qu'elle utilise un savoir-faire qui lui est propre, en travaillant des matières premières comme le cuir, les peaux de bête, ... ; la troisième, qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'il y a un blocus qui l'empêche de se procurer différents produits ; la quatrième, c'est tout le faste, qui est mis dans la tenue de combat et qui, d'une certaine manière, inspire crainte et respect.

C'est pour toutes ces raisons que le soldat allemand dispose d'un matériel exclusivement fabriqué en cuir :

- un ceinturon, avec une boucle métallique sur laquelle une inscription se trouve gravée (Gott mit Uns = Dieu avec nous, Meine Ehre heisst Treue = Mon honneur est ma fierté, le sigle d'un aigle volant pour la Luftwaffe, ...)
- deux pochettes à trois compartiments pouvant contenir chacune 6 clips de 5 cartouches
- des bretelles en forme de Y, auxquelles peuvent s'attacher un sac en tissu, recouvert d'une peau de bête, une boîte contenant le masque anti-gaz, une gourde, un sac à pain, ...
- une pelle rangée dans un étui de cuir, une baïonnette, ...
- des bottes, ...

Sans oublier le casque en acier qui, lui aussi, remonte à la première guerre et qui subira quelques évolutions.

2) Armement

L'armement est le même qu'en 1914-1918, l'arme par excellence est le fusil Mauser 98k qui a fait ses preuves au début de la première guerre. L'inconvénient de cette arme, c'est qu'elle n'est pas semi-automatique.

La mitrailleuse MP40 est une arme nouvelle de même que la STG44 (Sturmgewehr = fusil d'assaut, ancêtre de la Kalachnikov). Comme arme collective, il existe la MG42 et la MG34. Chaque soldat dispose également d'une baïonnette et de grenades à manche, différentes de celles communément appelées «œufs» à cause de leur forme.

A cause du blocus, il n'est pas rare de trouver du matériel des armées vaincues comme équipement de l'armée allemande, soit repris tel quel, soit modifié.

3) Nourriture

Le soldat allemand ne dispose pas de tout l'éventail du GI. Il consomme les denrées alimentaires qu'il achète, reçoit, réquisitionne, pille... Son menu n'est pas très varié. Il se promène avec un pain noir, dur comme de la pierre, parfois moisi. Il ne bénéficie pas de la richesse des menus américains : période d'austérité oblige !

4) Santé

Au plan médical, chaque soldat dispose d'un pansement qu'il place dans la poche intérieure de sa veste. A cause du blocus déjà mentionné plus haut, il ne bénéficie pas de toutes les nouveautés médicales en matière de soin de santé. Les soldats ont médicaments et autres produits pharmaceutiques pour soigner les blessures.

5) Loisirs

Le soldat allemand, durant l'occupation peut se distraire en allant au cinéma, au théâtre, en jouant aux cartes ou en écrivant à la famille...

Bilan de la Bataille des Ardennes

Selon les sources, les chiffres diffèrent

a) Guy Franz Arend présente dans son livre *Bastogne et la Bataille des Ardennes* aux pages 147 et 149 les données suivantes :

1) L'armée allemande a perdu du 16 décembre au 16 janvier

- 103.800 hommes : dont 63.200 tués, 24.200 blessés, 16.400 prisonniers ;
- 800 chars ou canons d'assaut ;
- 1.620 avions ;
- 6.000 véhicules détruits ;
- 7.000 véhicules endommagés ;
- 600 locomotives.

Bilan final : 220.000 blessés, tués ou disparus dont 110.000 prisonniers

2) L'armée américaine a perdu (origine SHAEF) :

- 78.890 hommes dont 8607 tués, 47.139 blessés, 21.144 manquants (Ndlr si on additionne ces nombres, on obtient le chiffre de 76.890, ce qui correspond au nombre gravé dans la pierre du monument du Mardasson et non 78.890 comme indiqué)

3) Civils

- 800 blessés graves ;
- 2.500 tués environ dont
 - 927 dans la région de Stavelot - Malmedy - St-Vith ;
 - 782 dans l'arrondissement de Bastogne ;
 - 364 dans l'arrondissement de Marche ;
 - 106 dans l'arrondissement de Neufchâteau.

4) Immeubles

- 11.000 maisons détruites ou hors d'usage dont 5664 dans la province de Luxembourg

5) Cheptel

- 15.825 bovidés sur 67.332 ;
- 10.904 porcs sur 17.139.

b) Joss Heintz cite les pertes suivantes dans son livre *Dans le périmètre de Bastogne*, p27

- La Wehrmacht : quelque 120 000 hommes dont 35 000 tués ;
- Les Américains : 76 890 hommes dont 12 000 tués ;
- La population civile : plus de 2000 ;
- Des milliers d'habitations sont anéanties.

Reconstruction

Les combats terminés, les gens vont essayer de retrouver la vie calme et paisible qu'ils connaissaient avant l'Offensive. Cela ne se fera pas sans difficultés, car bon nombre d'habitations sont détruites, partiellement ou totalement ; le bétail a été anéanti, le plus souvent lors des combats, des incendies... quelques familles sont endeuillées par la perte d'un ou de plusieurs des leurs. Trois priorités, pour les habitants du plateau de Bastogne : se nourrir, se vêtir et se loger.

1) Reconstruction et problème du logement

Beaucoup de gens ne peuvent rentrer chez eux vu les dégâts occasionnés à leur maison. C'est ainsi que beaucoup se sont arrangés avec de la famille, des amis, des voisins, pour avoir un toit.

A d'autres, l'Etat va fournir des logements provisoires en bois ou en tôle. Ces baraquements, de tailles diverses, sont prévus pour abriter une ou plusieurs familles le temps nécessaire à la reconstruction de leur domicile. Cela durera parfois longtemps, plus de 5 ans.

Si la reconstruction prend tant de temps, c'est que les gens manquent d'argent, d'outils et de matériaux. De plus, il faut attendre les autorisations, les destructions sont nombreuses et les entreprises débordées.

2) Grand nettoyage

Si retrouver un toit est important, une nécessité, encore plus urgente, apparaît vite : le « nettoyage » des villages. Pour revenir à la vie normale, il faut éliminer toutes les traces des combats qui se sont déroulés : les villages et les champs sont remplis d'engins explosifs, de corps de soldats et de bêtes tuées. Les gens doivent attendre que les cadavres soient évacués, que la plupart des engins dangereux soient neutralisés...

Il faut éviter que les enfants jouent avec des objets dangereux ; c'est pourquoi, les gens rassemblent tout ce qu'ils trouvent dans des caisses prévues par l'armée. Cela n'empêche pas les accidents, des dizaines de personnes sont tuées par le matériel abandonné dans les bois, les campagnes, ... Ces accidents auront parfois lieu 4 ou 5 ans après la guerre et parfois beaucoup plus tard.

Bon nombre de soldats tués gisent encore ça et là, les cadavres doivent être inhumés au plus vite, avant qu'ils ne commencent à se décomposer avec l'apparition du printemps. En effet, les corps pris par le gel sont donc bien conservés, mais l'hiver va bientôt se terminer et l'odeur de plusieurs centaines de cadavres en décomposition expose à des épidémies. Ce sont les prisonniers allemands qui ramassent les cadavres et les placent dans des camions. Les dépouilles des soldats allemands et américains sont inhumées séparément à Recogne.

Quant aux carcasses de vaches et de chevaux éparpillées un peu partout, elles sont acheminées dans des cratères de bombes dans les champs. Ensuite, des bulldozers de l'armée rebouchent les trous.

Il faut ajouter que de temps en temps, à cause de l'urgence (en vue d'éviter les épidémies) des cadavres de soldats sont enfouis sur place. La règle veut que l'identité du soldat soit relevée ainsi que l'emplacement exact de la tombe afin de permettre de donner une sépulture décente par la suite ... Parfois, à cause de la rancœur, certains cadavres humains sont placés avec les animaux.

Par mesure de prophylaxie, des traitements spéciaux s'imposent. Certaines personnes contractent la gale en raison du manque d'hygiène.

3) Habits

De retour à leur domicile, ceux qui avaient tout perdu ne possèdent que les vêtements qu'ils portent. Ils reçoivent alors l'aide de communes qui «adoptent», parrainent des villes ou villages sinistrés.

Des gens envoient des vêtements, des meubles divers : cela peut aller de la commode à la table de cuisine en passant par des lits ou des chaises, un lot de draps de lit...

Pour se vêtir, certains habitants ont recours aux couvertures ou vêtements laissés par les Américains...

4) Nourriture

N'ayant plus rien, les gens font souvent le tour des tranchées pour récolter les conserves laissées par les soldats. Certains vont près des GI échanger de la nourriture "fraîche" contre des aliments en boîte. En effet, les Américains en ont assez de la viande en boîte, des œufs en poudre ; quand des civils leur apportent des œufs frais, une poule, un lapin, du jambon, ils donnent volontiers en échange des dizaines de boîtes de conserve, du café, du chocolat, des cigarettes...

Bibliographie

- AREND, Guy Franz, *Bastogne, les meilleurs photos de la bataille*, Liège, p.64
- AREND, Guy Franz, *Bastogne, le trou dans le beignet*, Bourdeaux-Capelle, Dinant, 1984, p.173
- BAUER, REMY, *La seconde guerre mondiale, l'offensive des Ardennes*, Editions Christophe Colomb, Paris, 1983, p.144.
- BERTIN, François, *La ruée de von Rundstedt à travers nos Ardennes.*, Musée de la Parole au Pays de Bastogne, 1988, p.73
- CASTOR, Henri, *Le GI face à la 5^{ème} Armée Panzer*, 3 tomes, De Krijger
- CERCLE D'HISTOIRE DE BASTOGNE, *Des civils témoignent*, 1994, p587
- CHEVALLAZ, G.-A., *Histoire générale de 1789 à nos jours*, collection Payot d'histoire générale, Edition Payot Lausanne (Suisse), 1982,
- DE LAUNAY, J., *Bastogne 44, la bataille des Ardennes*, Ed. J.-M. Collet, Bruxelles, 1978, p.
- DE LAUNAY, J., *La Belgique à l'heure allemande*, Ed. Paul Legrain, Bruxelles, 1977,
- DE LAUNAY, J., *La vie quotidienne des Belges sous l'occupation*, Ed. Paul Legrain, Bruxelles, 1982,
- DELVAUX, Jean-Michel, *La Bataille des Ardennes autour de Celles*, 2003, p.159
- DELVAUX, Jean-Michel, *La Bataille des Ardennes autour de Rochefort*, 2003, p.352
- DIDIER-ROBERT, L., *La mémoire de Sainlez. L'offensive von Rundstedt vécue au village*, Editeur: Cercle d'Histoire de Bastogne, 1991, p.96
- DIDIER-ROBERT, L., *La mémoire de Sibret. L'offensive des Ardennes vécue au village située dans le contexte des années 1940-1945*, Editeur: Cercle d'Histoire de Bastogne, 2003, p.120
- DORCHY, H., *Histoire des Belges des origines à 1978*, A. De Boeck, Bruxelles, 1975
- ENGELS, Emile, *La Bataille des Ardennes: les civils dans la guerre*. Didier Hatier, Bruxelles, 1985, p.255
- ENGELS, Emile, *La Bataille des Ardennes: le choc des armées*
Didier Hatier, Bruxelles, 1984, p.105
- ENGELS, Emile, *Bastogne, trente jours sous la neige et le feu*, Editions Racine, Bruxelles, 1994, p.279
- ENGELS, Emile, *La campagne des Ardennes*, Editions Racine, Bruxelles, 2004, p.167
- GERARD, Jo, *La Belgique sous l'occupation, 1940-1944*, Meddens, 1974
- GILLET, Eric, *Les Civils entre le fer et le feu, Marvie et les villages voisins dans la seconde guerre mondiale*, en collaboration avec l'ASBL « Jeunesses Rurales de Marvie », 1994, p.261

HEINTZ, Joss, *Dans le périmètre de Bastogne, décembre 1944 janvier 1945*, les presses de l'Avenir, s.a., Arlon, p.255

HINCK, Christophe, *La seconde guerre mondiale dans nos régions : comment peut-on l'aborder à l'école primaire sur base de témoignages ?* travail de fin d'études, Haute Ecole Blaise Pascal, 1998.

LAMBERT, Florent, *Bayerlein à Rochefort via Saint Hubert et l'encerclement de Bastogne*, 2003, p.395

LEFEBVRE,L., *Le siège de Bastogne*, éditeur Tagnon Numa à Genval, p.38

LEONARD, Norbert, *Sous les bombes et les obus ... mes dix ans*. Editeur Cercle d'Histoire de Bastogne, imprimerie Schmitz, Bastogne, 1983, p 84

MARQUET, Roger, *Du sang, des ruines et des larmes, Chenogne 1944-1945*, Editions Weyrich, 2004, p.195.

MEURISSE, André R. *De Croix Noires en Etoiles Blanches*, Editeur Cercle d'Histoire de Bastogne, Bastogne, 1994.

MOERYNCK,R.,*Récré wallonne: les années d'occupation de 1940 à 1944* ASBL, Musée de la Parole au Pays de Bastogne, 1984

MOERYNCK,R., *L'offensive des Ardennes*, ASBL, Musée de la Parole au Pays de Bastogne, 1984

MOERYNCK,R., *L'immédiat après guerre*, ASBL, Musée de la Parole au Pays de Bastogne, 1985

MOERINCK,R., *Récré wallonne: le retour des prisonniers de guerre* ASBL, Musée de la Parole au Pays de Bastogne, 1985

Un livre pour une ville Bastogne Editions Régipress 1984

PAQUAY, Joseph, *Bras 16/12/1944-16/01/1945, Je me souviens*, Chez l'auteur.

RIVET, Luc, SEVENANS, Yvan, *La Bataille des Ardennes - Les civils dans la guerre*, Didier Hatier, Bruxelles, 1985, p.255

ROBINET, Emmanuelle, *Le Mouvement National Belge dans la province du Luxembourg durant la seconde guerre mondiale*, mémoire de licence en Histoire contemporaine, Université de Liège, 1995

WINKIN, Pol, *Guérets d'Ardenne*, Ed Duculot, Paris - Gembloux, 1984

C'était le retour à la liberté, 40ème anniversaire de la bataille des Ardennes, brochure éditée par la Fédération touristique du Luxembourg belge, Laroche en Ardenne, Sous le conseil technique du major Emile Engels